

Autocritique d'un critique

Laurent Demoulin

Université de Liège

Communication à l'Université de Liège dans le cadre du symposium « La critique est aisée, l'art est difficile » organisé par Laurent Rasier, le 13 mars 2015.

Présentation/parcours

Permettez-moi d'abord de me présenter et de dire deux mots de mon parcours, car c'est celui-ci qui justifie ma présence devant vous.

J'ai obtenu mon diplôme de romanes en septembre 1990 et mon agrégation en 1991. Fort de ces diplômes, j'ai enseigné dans le secondaire, le supérieur non universitaire ou le privé jusqu'en juin 1996.

Après quoi, j'ai travaillé (entre autres) à la fois comme « écrivain privé » de 1997 à 2001 pour les éditions Clepsydre et comme critique littéraire pour le bimestriel *Le Carnet et les Instants* (98 articles de 1998 à 2010) et pour le quotidien *Le Matin* (64 articles de 2000 à 2001, date de la fin de parution du journal). C'est en octobre 2001 que je suis rappelé par mon *alma mater*, l'Université de Liège avec le sentiment de passer de l'autre côté de la barrière, puisque, en tant qu'universitaire, je suis payé entre autres aussi pour écrire de la critique littéraire, mais d'une nature toute différente, scientifique, ou cherchant à l'être. J'ai gardé cependant un contact avec la critique journalistique, ou plutôt j'ai retrouvé cette activité quand Claudine Simart-Purnelle m'a proposé de participer au site *Culture* de l'Université, site créé sous l'égide du recteur Bernard Rentier, et d'y rédiger (bénévolement) des critiques, activités que j'ai récemment un peu laissée de côté, mais à laquelle je me suis tout de même prêté assidûment écrivant 44 articles, plus ou moins longs, recension de romans ou de recueils de poèmes ou encore de disques de chanson française depuis 2009, le but étant de trouver un ton et un niveau d'analyse intermédiaire entre la critique journalistique et la critique universitaire, tout en tenant compte des contraintes de ce nouveau média, la publication en ligne, alors que *Le Carnet* et *Le Matin* étaient des publications en papier.

En résumé, mon expérience a eu lieu sur quatre types de supports : un bimestriel subventionné par la Communauté française (*Le Carnet et les Instants*), un quotidien (*Le Matin*), un site Internet « culturel » ouvert au public, et portant les insignes de l'Université (site *Culture*), et tout cela en distinguant cette production des articles proprement scientifiques (en revue papier ou Internet, dans des ouvrages collectifs). Et si je compte bien j'ai écrit ainsi 202 articles, ce qui n'est pas rien, en soi, mais qui par rapport à la production d'un Jacques De Decker, par exemple, est tout à fait dérisoire.

Importance du support

Quels enseignements puis-je tirer de cette modeste expérience ?

Le premier, c'est l'importance du support, du lieu dans lequel on écrit.

Cette remarque demande un minimum de contextualisation intellectuelle. J'ai hérité d'une conception de la lecture et de la littérature qui vient des années 1960, précisément de Roland Barthes, et qui veut que la lecture soit un acte créatif, que le lecteur soit partie prenante dans la création du texte, même si c'est à un titre moindre que son auteur.

Il y a quelque chose de tout à fait inouï quand on y pense : ces petits signes noirs, pas jolis, ingrats, ternes, sur une page bêtement blanche, qui se transforment dans l'esprit du lecteur, d'une part en récit, en personnages, en lieux, en sentiments, en sensations, en idées, et, d'autre part, en musique des mots et en construction formelle, grammaticale, en esthétique verbale.

Chaque lecteur opère la transformation à sa façon, en insistant plus sur certains aspects que d'autres, le contenu ou la forme, et, dans le contenu, sur le récit, l'atmosphère ou la psychologie, *etc.*, dans la forme, sur le style des phrases ou la construction du récit, *etc.*

Donc, dans ce contexte, l'objectivité du critique littéraire paraît déjà un mythe, puisque la lecture est d'emblée une création subjective, éminemment personnelle.

Ensuite, je suis héritier, via mon maître Jacques Dubois, de la sociologie de la littérature à la Bourdieu, qui insiste sur l'aspect contextuel de l'acte d'écrire. On écrit en fonction de sa place dans un champ, en fonction de sa place dans l'Institution, *etc.* Ce qui est vrai pour les auteurs, l'est aussi pour les critiques, bien entendu. Nous n'écrivons pas dans l'éther. D'autres tendances dans le domaine de l'étude de la littérature vont dans ce sens, comme celle de l'analyse du discours à la Maingueneau, qui considère que non seulement les conditions sociales mais la posture de l'auteur, sa scénographie, *etc.* font partie intégrante du texte.

Cela diminue encore la possibilité d'une critique objective et c'est dans ce contexte intellectuel sommaire que je vais vous parler des supports qui ont accueilli mes critiques.

Le Carnet et les Instants

Le Carnet et les Instants est un bimestriel subventionné par un service de la Communauté française appelé « la Promotion des lettres ». C'est une revue gratuite pour les abonnés dont les rédacteurs sont rémunérés, vouée à la défense de la littérature belge francophone. Son fonctionnement : un rédacteur en chef, qui est salarié de la Communauté française et des rédacteurs indépendants, payés à l'article, souvent des romanistes, des enseignants pour la plupart, qui gagnent leur vie par ailleurs. Le rédacteur en chef, Carmelo Virone, était un ami (on a cessé de faire appel à moi quand il a été remplacé). Il fonctionnait en étoile : il recevait les livres à recenser et les distribuait. Nous ne nous réunissions jamais en groupe (c'est juste arrivé une fois). Il m'indiquait l'espace disponible (le nombre de signes), ce qui constituait un indice implicite de l'importance du livre ou de son auteur à ses yeux ou à ceux de l'institution. Il relisait très attentivement mes textes, me proposant au besoin des corrections, m'encourageant parfois à revoir ma copie.

Telles étaient les conditions. Les trois plus importantes : je ne choisisais pas les livres, il s'agissait de littérature belge, et l'éditeur de la revue était la Promotion des lettres.

Le rédacteur en chef insistait pour que l'on rédige de vraie critique et pas de la « promotion » complaisante et voulait éviter d'entrer dans un système de renvois d'ascenseur.

Mais, malgré ces remarques, j'étais tout de même influencé par le fait d'écrire pour un organe de la Promotion des lettres. En outre, comme il fallait parler d'à peu près tout ce qui s'écrit en Belgique, souvent, quand il s'agissait d'un roman paru dans une petite maison d'édition belge, écrit par un auteur inconnu, je savais que mon article serait le seul et unique auquel l'auteur aurait droit...

Au moment de lire ces romans-là, pesaient donc sur ma lecture tout une série de « préjugés » (il faudrait un mot moins péjoratif, qui signifierait que j'avais déjà une idée du livre avant de l'ouvrir) et de contraintes (promotion, livre imposé, devoir écrire après avoir lu, donc prendre des notes en lisant, être seul critique).

Dans ces conditions, il était très difficile d'éprouver du plaisir en lisant. Cela arrivait, mais c'était assez rare. Dans la plupart des cas, je ne détestais pas le livre, j'avais un avis neutre, c'était « moyen », « bon sans plus ». Et, si je suis honnête, les découvertes ont été très rares : les rares cas de lecture de plaisir, cela a été avec des auteurs que je connaissais déjà et que j'appréciais déjà, que Carmelo Virone, qui connaissait mes goûts, me donnait presque en récompense : Jean-Philippe Toussaint ou Eugène Savitzkaya.

J'évitais donc de dire mon avis personnel et je cherchais, justement, à être objectif, dans l'espoir de décrire le livre de façon à ce qu'il rencontre ses lecteurs, même si ceux-ci

n'avaient pas les mêmes goûts que moi. C'était mon but, un peu idéaliste : ne pas faire état de mon jugement personnel, ne pas descendre un livre qui ne m'avait pas plu, ne pas non plus l'encenser *a priori* (il ne fallait pas le faire lire à ceux qui ne l'aimeraient pas), mais dire quelles étaient ses qualités (il y en a toujours), en espérant que ceux qui ont mes goûts comprendront entre les lignes que la mise en évidence de ces qualités-là devaient les écarter de ce livre. Exemple : j'ai une fois souligné les qualités narratives d'un épais roman en le comparant à un roman de Zola. Pour moi, c'est rédhibitoire (ou cela l'était à l'époque, car en vieillissant on devient moins sectaire), même si j'admire Zola, écrire comme lui aujourd'hui, cela n'avait pas d'intérêt à mes yeux, c'était une manière de dire : « L'esthétique de ce roman est dépassée. » Mais d'autres lecteurs peuvent aimer lire un Zola contemporain, pourquoi pas ? C'est en tout cas à eux que ce livre est destiné. Eh bien, l'auteur de ce livre a été ravi : il m'a dit que j'avais vu juste et qu'en effet, Zola était son modèle. Et ma critique a été reproduite sur la 4^e de couverture de son roman suivant : c'est la seule fois que cela m'est arrivé. En revanche, je me souviens d'une romancière qui a décodé tout à fait l'implicite de mon propos : elle était vexée de mon papier, qui ne contenait pourtant que du positif. Car, la Belgique littéraire étant un petit monde, je connais une partie des écrivains, et je risque de rencontrer les autres. Je vais y revenir.

Auparavant, il faut souligner ici la contradiction de mon propos. Je vous déclare d'abord qu'aucune lecture n'est objective, que lire est un acte créateur, je précise quel était le cadre très contraignant de ma lecture, qui installe des sortes de barrières entre le texte « pur » et moi, et limite les possibilités de plaisir, tout cela rendant l'objectivité impossible et, ensuite, je prétends que malgré ces conditions, je m'efforçais dans mon article à taire ma subjectivité et à être objectif. Cela ouvre un questionnement infini, une bouteille à encre, un débat qui a donné lieu à une grande littérature philosophique, que je ne maîtrise pas, et qui pourrait nous faire remonter au moins à Kant. Disons simplement trois choses :

- Si l'on est dans une opposition binaire, ce que Barthes appelait un « paradigme », et que l'objectivité n'existe pas, la subjectivité, qui se définit par opposition à l'objectivité, n'existe pas non plus – position qui ne tient pas puisque l'on voit tout de même que certains énoncés sont plus objectifs ou plus subjectifs que d'autres. Peut-être s'agit-il d'un continuum et non d'une véritable opposition binaire : il y aurait une ligne qui va de l'objectivité pure, qui est inaccessible, à la subjectivité totale, qui est incommunicable. Ainsi, tous les énoncés se trouvent à mi-chemin, plus ou moins proches d'un des deux pôles. La question est alors de savoir s'il est bon ou mauvais de s'approcher d'un pôle ou de l'autre. On pourrait dire que, dans la conversation, je pouvais m'approcher du pôle subjectif « je n'ai pas adoré ce roman à l'esthétique trop vieillotte à mon goût », et dans le cas de ma critique « c'est un roman qui s'inspire de Zola ». L'objectivité pourrait alors être présentée comme un idéal inaccessible, un horizon vers lequel il faudrait marcher. Mais ce n'est pas si simple.
- Il faudrait distinguer ici l'objectivité, qui n'existe pas, qui est un horizon inaccessible et les signes de l'objectivité. Je ne pouvais pas être objectif, mais je pouvais afficher des signes (trompeurs) d'objectivité. De ce point de vue, l'objectivité perd de son lustre. Je retrouve là une opposition faite par Barthes entre les discours subjectif qui sont nécessairement centrés sur le moi, et donc sont égocentriques et les discours soi-disant objectifs qui sont arrogants. D'un côté, « Baudelaire est mon poète préféré », qui n'appelle pas la discussion, de l'autre « Baudelaire est le plus grand poète de la poésie française », qui est arrogant et discutable car l'on peut toujours objecter : « As-tu lu tous les poètes ? Qu'est-ce qui te permet de dire cela ? » Ce sont bien deux maux, l'égocentrisme ou l'arrogance, mais il faut faire un choix, comme Ulysse, entre Charybde et Scylla. Barthes choisit l'égocentrisme, selon une formule que j'apprécie :

« Mieux valent les leurre de la subjectivité que les impostures de l'objectivité¹. » Je contresigne cette phrase, sauf que j'étais dans le cas précis qui constitue une exception et où l'imposture (c'est bien le terme, je l'assume) était la pire solution à l'exception de toutes les autres.

- On peut aussi dire qu'en un sens, la situation de lecture m'empêchait d'être objectif, comme dans toute situation de lecture, mais qu'elle m'empêchait aussi, en outre, contrairement à une lecture « gratuite », non professionnelle, d'être subjectif. Ce n'était pas que mon objectivité qui était contrainte, mais aussi ma subjectivité, puisque le plaisir m'était (presque) interdit par la situation de lecture. D'où le peu d'intérêt à l'exprimer.

Ces considérations à propos de la subjectivité et de l'objectivité, peut-être un peu spéculatives, deviennent franchement morales si je reviens, comme promis, sur le fait que je connaissais les écrivains ou que je risquais de les croiser un jour, de recevoir des mercis gênants (cela m'est arrivé) ou de me faire agresser (cela m'est arrivé aussi) ou encore de devoir m'expliquer en public (lors d'une présentation d'un poète reconnu, que je croyais avoir ménagé et que j'avais vexé. Par parenthèses : cette fois-là j'avais raté mon coup, tout le monde avait compris mes réserves et, parenthèse dans la parenthèse, cela m'a valu des messages de félicitations de tierces personnes, contentes que je « dégomme » un auteur reconnu : il en va ainsi, on vous félicite davantage de vos papiers méchants que de ceux où vous essayer vraiment de défendre un auteur qui le mérite. Fin de la parenthèse de la parenthèse.) J'en reviens au sujet douloureux, qui justifie mon titre.

Les auteurs amis ? À nouveau, je pourrais m'appuyer sur Barthes qui revendique, à l'orée d'un livre sur son ami Sollers, le droit à une critique amicale. Je crois qu'il a raison : pourquoi ne pourrait-on pas devenir ami d'un écrivain qu'on apprécie ? Pourquoi ne pourrait-on pas écrire au sujet du texte d'un ami ? Pour moi, la question morale est celle de la sincérité, même s'il s'agit aussi d'un mythe, puisqu'elle non plus n'est jamais totale : là aussi on est face à un continuum entre sincérité absolue inaccessible et mensonge total, tout à fait possible au contraire malheureusement, mais guère efficace. Dans ce continuum, il convient de se diriger vers le pôle sincère, c'est-à-dire qu'il ne faut pas écrire un éloge à un ami si on a détesté un de ses livres (dans ces cas-là, cela m'est arrivé, je refuse de le critiquer). Ne dire du bien du livre de l'ami que si on le pense. Mais, me direz-vous, la lecture est influencée par le fait qu'il s'agisse d'un ami. Bien entendu. Mais cette influence va dans deux sens. Dans le sens positif : puisqu'on aime la personne, on se prépare à aimer ses écrits. Dans le sens négatif : la proximité démystifie. On a beau faire, même quand on cite Barthes à tout bout de champ, qui a œuvré à la désacralisation de l'auteur, on les sacralise quand même ! Donc, j'assume le fait d'avoir écrit du bien d'auteurs amis. D'ailleurs, une solution pour moi était celle de Barthes, c'est-à-dire de le dire. J'ai tenté le coup, mais mon rédacteur en chef a trouvé que c'était une mauvaise idée...

Posons cependant la question encore plus fâcheuse : les renvois d'ascenseur. Comme j'écris et publie moi-même modestement un peu de poésie, j'étais dans une situation critique à cet égard. Si je dois être franc, certains articles, après coup, pourraient être décrits comme entrant dans le processus du renvoi d'ascenseur. Dans *Le Carnet*, mais aussi plus récemment, sur le site *Culture*, il m'est arrivé d'écrire du bien d'auteur non seulement amis mais étant par ailleurs mes éditeurs. Au moins trois fois. Ou d'écrire du bien au sujet d'écrivains qui par ailleurs sont critiques et sont en mesure d'écrire du bien à mon sujet.

En soi, je suis d'accord de plaider coupable. Et pourtant là aussi, j'assume. Si c'était à refaire, je le referais. Pourquoi ? Parce qu'il s'agit d'un tout petit monde, de petites maisons d'édition

¹ Roland Barthes, *La Préparation du roman I et II*. Cours et séminaires au Collège de France (1978-1979 et 1979-1980), Texte établi, annoté et présenté par Nathalie Léger, Paris, Seuil/IMEC, coll. « Traces écrites », 2003, p. 25.

belges, qui publient des textes de qualité à perte, qui n'arrivent ni à être critiqués ni à être diffusés en France (il y a une barrière infranchissable, on a beau envoyer les livres aux critiques français, ils n'en parlent pas) et qui le sont à peine en Belgique, presque jamais par les journalistes de la RTBF, par exemple, à qui on envoie pourtant les livres. Vous n'entendrez jamais un mot sur la poésie belge à la RTBF, dont les journalistes parlent d'ailleurs peu des romans publiés en Belgique et uniquement si l'auteur ou l'autrice se rend dans le studio. Il s'agit d'éditeurs qui ont du mérite et peu d'aide (la Communauté française coupe le filet d'eau qu'elle versait à l'édition et encourage de manière démagogique l'édition numérique), d'auteurs qui manquent de reconnaissance et qui n'existent que par ce biais-là. Ce n'est pas du renvoi d'ascenseur, mais de l'entraide. Personnellement, j'ai écrit six recueils de poésie en quinze ans, chaque fois avec un service de presse solide et en envoyant en plus personnellement des exemplaires çà et là et, en tout et pour tout, cela m'est arrivé une seule fois et encore sur Internet de lire un compte rendu écrit par quelqu'un que je ne connaissais pas personnellement. Tous les autres comptes rendus, même ceux du *Carnet* (et parfois cela a été la seule recension), ont été écrits par des connaissances et même le plus souvent par des amis. Si on interdit la plume à ceux-ci, mes livres n'existent tout simplement pas. Ils n'existent de toute façon pas, ils ne sont pas à la Fnac, mais ils existeraient encore moins. Et les amis sur lesquels j'ai écrit sont dans le même genre de situation. Donc, je ressens ces renvois d'ascenseur et ces « copinages » comme de la discrimination positive, qui n'a de toute façon guère de poids...

Le Matin

Il s'agissait d'un quotidien sur papier, héritier de *La Wallonie*, qui avait un salarié, René Begon pour la culture et une page livre hebdomadaire je ne sais plus quel jour de la semaine, comme les autres quotidiens.

J'étais payé à la ligne ou aux signes, comme dans *le Carnet*, mais de façon moins rémunératrice. Or, j'avais besoin d'argent à l'époque : j'étais père de famille et je n'avais qu'un mi-temps dans l'édition, ce qui me faisait préférer les livres courts, plus vite lus, plus rentables. Eh oui !

Le fonctionnement différait de celui du *Carnet* : Begon était peu directif. La rédaction recevait les livres, qui étaient rangés dans une armoire. Je pouvais les choisir librement, juste en les signalant à René Begon. Il m'indiquait seulement le nombre de signes auxquels j'avais droit, des textes rares dont on parlait nulle part ayant droit à moins de signes que le livre qui faisaient l'actualité. Il m'encourageait à ne pas me consacrer uniquement à la poésie, mais il ne m'interdisait pas celle-ci.

Si, après consultation, je n'avais pas envie de lire un livre, je le remplaçais dans l'armoire. Si des livres restaient en plan, ce n'était pas grave, sauf exception.

En outre, je n'étais pas limité à la littérature belge, ni même à la littérature : j'ai aussi recensé des essais.

Je me sentais donc plus libre. Non seulement j'avais davantage droit à la subjectivité mais en plus ma subjectivité était moins bridée. Je pouvais, par conséquent, plus facilement éprouver du plaisir à la lecture.

Et comme j'avais le choix, je laissais tomber les livres que je n'aimais pas. Je n'avais en effet pas envie de faire de critiques négatives, même si j'avais remarqué que celles-ci suscitent les applaudissements. (Une seule exception : j'ai rédigé un papier sévère, mais c'était un livre d'idées, le journal de l'écrivain Dantec, qui avait une aura « rock » alors qu'il défendait des idées d'extrême-droite : je ne lui ai consacré qu'un entrefilet : il ne méritait pas plus.)

Néanmoins, la différence n'était pas radicale. Pour plusieurs raisons.

D'abord, j'aimais parler de livres rares, et aussi de défendre la littérature belge francophone.

Ensuite, comme pour le *Carnet*, je lisais en me sentant obligé de trouver quelque chose à dire, en sachant que je devrais écrire, ce qui est une contrainte, le jugement, l'analyse, se superposant à la lecture et conditionnant celle-ci.

De plus, l'impératif financier, même si, à la moitié d'un livre, j'avais envie d'en abandonner la lecture, me poussait à aller jusqu'au bout de celle-ci, parce que j'y avais passé déjà trop de temps. Seuls les livres qui me repoussaient tout de suite étaient rapportés dans l'armoire du *Matin*.

Enfin, cette armoire, qui m'a enchanté au début (c'était gai d'y piocher), m'a assez vite écœuré : tous ces livres, trop nombreux, appelés à tomber très vite dans l'oubli, donnaient un sentiment de vanité – vanité de la littérature elle-même, ce qui rejaillissant sur mon travail. La gratuité dévalorisait le livre (c'est horrible à dire, mais c'est ainsi). Il me semblait difficile d'encore en acheter...

Toujours est-il que si je parlais d'un recueil de poèmes dont on risquait de ne parler nulle part ailleurs et que personne d'autres au *Matin* n'aurait pris dans l'armoire, je me retrouvais dans la position du *Carnet*. Et des écrivains belges se souviennent encore de mes papiers près de quinze après : ils n'en avaient pas eu d'autres.

Je choisissais les livres, je les aimais bien, mais tout de même je n'en trouvais pas chaque semaine d'excellents, je taisais donc un peu les bémols que j'aurais pu exprimer.

La situation était très différente si je parlais de romanciers français. En fait, je constate *a posteriori* que mes articles les plus enlevés sont ceux-là, comme si l'éloignement et la certitude de ne pas être lus me libéraient (je songe à des articles concernant Christine Angot et Camille Laurens). Et si j'avais des réserves, par exemple sur Houellebecq, je pouvais les exprimer.

Toujours est-il que là non plus, il n'était question d'objectivité. Le contexte pesait lourdement également, notamment le facteur financier.

Site Culture

La situation que je rencontre quand j'écris pour le site *Culture* de l'Université de Liège est très différente. Pour plusieurs raisons :

- D'abord, c'est quasiment bénévole, et je ne le fais plus du tout par nécessité économique, je n'ai plus aucun objectif de rentabilité. Concrètement, Claudine Simart-Purnelle, la rédactrice en chef, rembourse le livre, mais pas systématiquement, car parfois j'ai écrit sur des livres reçus par ailleurs. L'on a ensuite droit à un chèque cadeau dans une librairie. La situation est contraire à celle du *Matin* : j'achète le livre et je me fais rembourser. Je reste donc dans l'achat et je suis récompensé par la perspective d'acheter un autre livre avec le bon offert : le circuit valorise le livre au lieu de le dévaloriser comme dans le cas de l'armoire débordante du *Matin*.
- Ensuite, je choisis encore plus librement : dans la plupart des cas, c'est moi qui ai proposé un sujet à Claudine Simart-Purnelle, qui ne m'a jamais opposé de refus. Parfois, il est arrivé qu'elle me demande une critique, mais c'est rare.
- De ces deux premiers points, il s'ensuit une situation nouvelle : je lis un livre par plaisir, par intérêt, ou parce que l'auteur me l'a envoyé. Un avis se formule dans mon esprit : l'envie d'écrire suivant celle de lire, j'écris avec plus de plaisir, moins de contrainte, plus de liberté, en profitant d'une subjectivité plus assumée.
- Troisièmement, le site, lancé avec le soutien explicite du Recteur Rentier, est un site de mon *alma mater*, ce qui implique plusieurs conséquences. Au niveau directement formel et intellectuel, cela m'a poussé à développer l'analyse, à inventer une forme intermédiaire entre mon travail scientifique et mes articles proprement universitaires, et mon ancien travail de critique journalistique. C'est un entre-deux que je trouve

intéressant : j'essaye d'approfondir mon propos, de me servir de ce que m'a appris mon travail scientifique, tout en demeurant léger dans les références. J'évite en effet de multiplier les notes. En outre, je parle de livres qui viennent de sortir sans la distance nécessaire à la science. Si je suis plus libre quant au nombre de signes, je veille à ne pas être trop long tout de même.

- Une nouvelle fois se pose la question (la bouteille à encre) de l'objectivité/subjectivité, mais d'une autre façon. Là, c'est le tropisme scientifique qui me fait aller du côté de l'objectivité ou du moins de ses signes, et non la présence de la Promotion des lettres. Le discours universitaire ne pousse pas à faire état de son plaisir, de ses goûts, etc. J'essaye donc d'être assez objectif en apparence, alors qu'au niveau du choix, de la lecture en amont, j'ai été plus subjectif que jamais, puisque plus libre. L'apparence d'objectivité dans le commentaire masque donc une subjectivité plus grande de lecture : je suis plus que jamais dans l'imposture dénoncée par Barthes. Mais, à nouveau, j'assume cette situation. La subjectivité me permet d'évoquer des livres dont on ne parle guère et qui mériteraient, à mes yeux, plus de lumière. L'imposture me permet de trouver un ton, un style intermédiaire, de développer un discours préscientifique en quelque sorte, ce que je trouve utile car, par ailleurs, que ce soit dans la presse papier ou sur Internet, les critiques littéraires sont de plus en plus brèves, de moins en moins fouillées. Il me semble qu'il serait tout à fait inutile de rédiger une brève de plus : il n'en manque pas. C'est par ce compromis que je peux peut-être apporter quelque chose de neuf.
- Jusque-là j'avais écrit pour un magazine « papier » gratuit, *Le Carnet et les Instants*, lu assez attentivement par le petit monde de la littérature belge mais guère au-delà, et pour un quotidien, *Le Matin*, très peu lu (c'est pour cela qu'il a fait faillite alors que j'y travaillais) et selon une échéance plus brève. Le site *Culture* peut être lu beaucoup plus loin dans l'espace géographique et dans le temps – du moins en théorie, car la concurrence est infinie. En fait, même s'ils demeurent disponibles, les articles sont lus au moment de leur publication, mais cela produit quand même une forme de pression à long terme. Comme le caractère virtuel du support donne moins de poids dans l'immédiat – en tout cas pour une personne de ma génération qui considère le papier comme plus réel que les sites, j'éprouve donc l'impression d'avoir une responsabilité moins directe mais plus diffuse à long terme.
- La contrainte formelle est *a priori* moins sévère sur Internet : mon article n'est pas limité à un nombre précis de signes, comme dans un quotidien. Cependant, cette liberté-là est fragile. Internet permet une forme de contrôle de l'audimat, de sorte que des pressions voient le jour : il faut désormais essayer de limiter les articles à une page, car les moteurs de recherche indiquent que les internautes tournent rarement celle-ci.
- Internet implique aussi davantage votre individualité : l'article, qui paraît dès qu'il est prêt, peut vivre indépendamment de son support grâce aux moteurs de recherche. Cette situation est amplifiée par le fait qu'Internet permet un contrôle précis du succès d'un critique par rapport à ses collègues, ce qui est impossible avec les supports traditionnels : le journal se vend ou ne se vend pas mais on a peu d'indices pour juger le succès de tel article précis.

Sans doute les différents supports présentent-ils chacun des avantages et des inconvénients. La liberté plus grande qu'offre Internet est cependant menacée par les contrôles que ce nouveau moyen de diffusion rend possibles.